

Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 9 (1979)
Heft: 9

Artikel: Honneur au vieux scieur de Valangin!
Autor: Gygax, Georges / Ritz, Berthold
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-830041>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Honneur au vieux scieur de Valangin!

C'est par hasard que j'ai découvert, au premier étage d'une ancienne demeure intégrée à une scierie de Valangin, le merveilleux patriarche qu'est M. Berthold Ritz.

Il est, paraît-il, très vieux. L'autre jour, le pasteur lui a demandé s'il lui arrivait de penser à la mort. «Ma foi non!» a-t-il répondu, et il a eu bien raison. Comment, en effet, penser à la mort quand on a toute sa tête, encore de bons muscles, qu'on meuble ses journées d'utiles et bienfaisantes activités manuelles, et surtout, surtout qu'on a envie de vivre longtemps encore parce que la vie est belle à l'heure du repos, même si, précédemment, et pendant tant d'années, elle s'est montrée impitoyable?

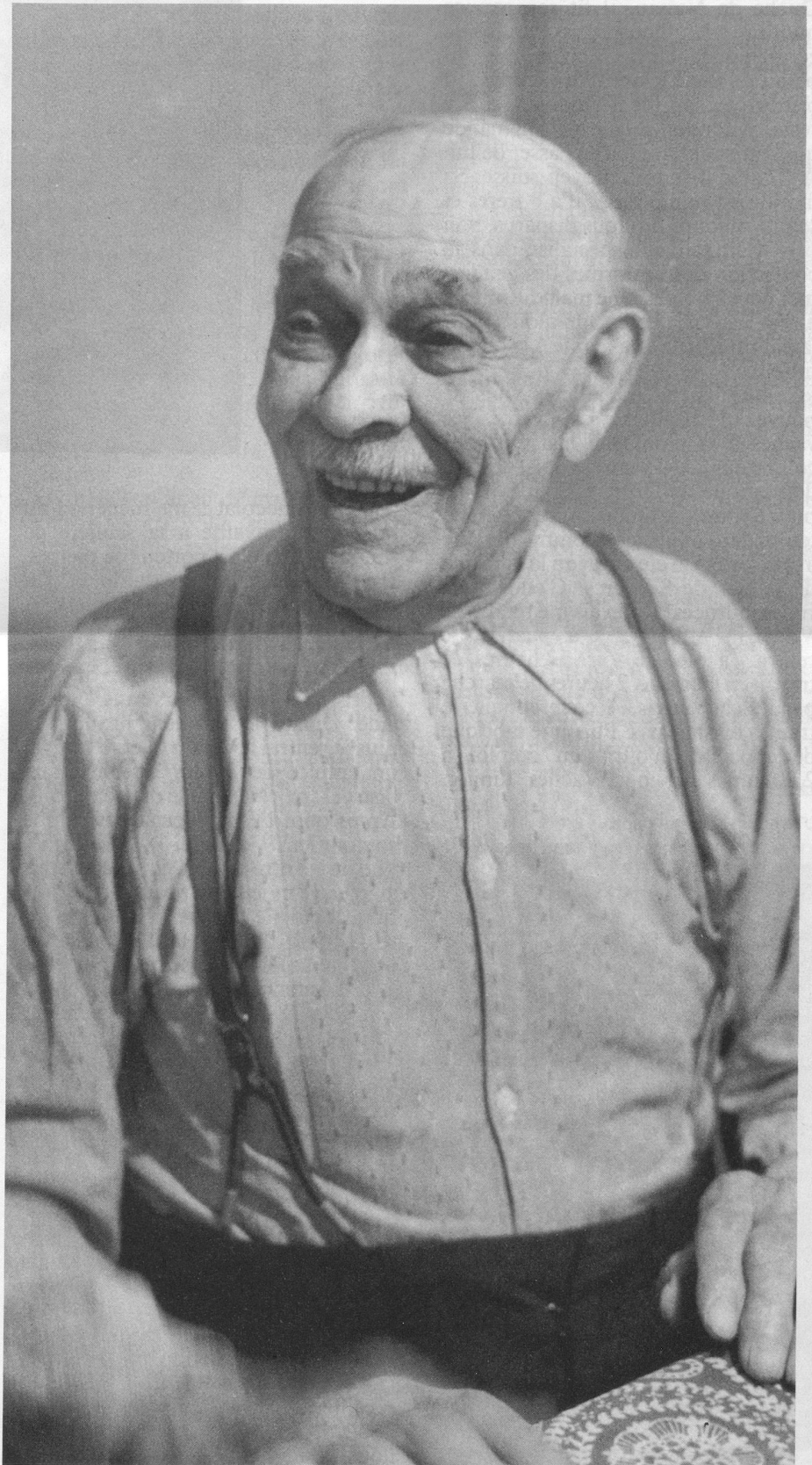
L'âge, en l'occurrence, c'est important. Parce que l'homme au regard doux, à la solide carrure, qui nous sert le thé, a eu une existence tellement bourrée de travaux parmi les plus pénibles, qu'il devrait, aujourd'hui, logiquement, n'être plus qu'un souvenir. Mais il est bien là, disert, spirituel, bienveillant, et sa mémoire sans faille parachève le miracle.

«Vous le croirez si vous le voulez, je ne suis allé chez le dentiste qu'à 75 ans, pour me faire poser mes troisièmes dents. J'ai essayé une seule fois d'utiliser une brosse à dents, un objet qui m'a paru superflu et que j'ai immédiatement jeté à la poubelle... J'ai chiqué le tabac pendant 67 ans. Et je ne suis entré dans une baignoire qu'une seule fois au cours de ma vie, à l'hôpital. Je sais me laver autrement. C'est facile!»

Berthold Ritz a un beau sourire orné de dents inégales comme il se doit. Il a de l'hygiène, sans baignoire, mais avec du savon. Il est frais comme un gardon.

Colporteur à 12 ans

A Valangin, tout le monde le connaît, tout le monde l'aime. C'est le patriarche admiré, respecté. Il a perdu sa femme après 60 années de bonheur dans la simplicité. Elle avait 84 ans. Depuis lors, il fait son ménage, sa popote, lui-même. Son fils Pierre, qui travaille à Neuchâtel, lui téléphone deux fois chaque jour et lui rend plusieurs visites chaque semaine. C'est lui qui range le linge dans les armoires et qui prend soin de la garde-robe de son père. Il le fait avec amour et avec



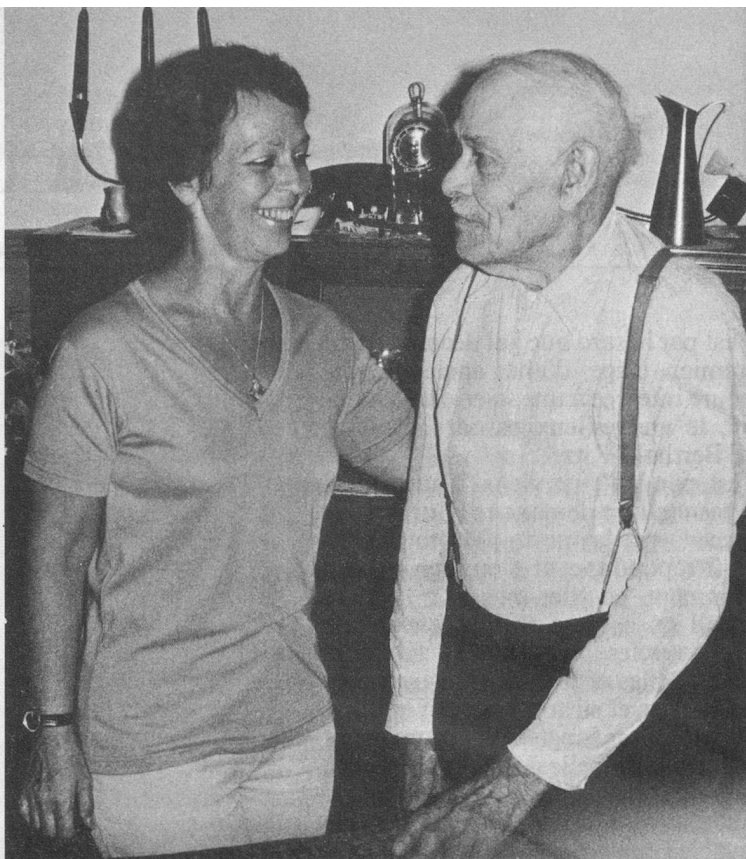
un soin méticuleux. M. Berthold Ritz est digne de tant de soins parce que sa vie est un modèle de courage, de travail et d'oubli de soi. A 12 ans, il travaillait déjà comme colporteur avec une de ses sœurs: savons, lacets, épingles...

Né Allemand, originaire du Grand-Duché de Nassau, il fit son service militaire à Mulhouse, sous l'uniforme germanique. Un uniforme qui lui pesait... Bénéficiant d'un congé, il retrouve sa famille à Valangin, et il y reste, ignorant la caserne allemande qui l'attend et qui dut se passer de lui. A 27 ans, il se fait citoyen suisse. Sa famille est nombreuse: il a 8 frères et sœurs, aujourd'hui tous disparus. Son père était tailleur, spécialisé dans la confection des uniformes des gendarmes neuchâtelois. Une maladie mit fin à son activité, et ce fut alors, pour la famille Ritz, la vraie, la noire misère.

«Ce que j'ai pu travailler... vous ne pouvez l'imaginer. J'ai gardé les vaches à la montagne, j'ai été petit colporteur. A 15 ans je suis devenu domestique de ferme à Boudevilliers pour 8 francs par mois. Après quelque temps dans une scierie comme homme à tout faire, j'ai été engagé à la fabrique de papier de Serrières. C'étaient de rudes journées! Je devais me rendre de Valangin à Serrières à pied et je rentrais à pied le soir. 12 heures de travail en fabrique, 2 heures de marche par les raccourcis. A cette époque le tram n'existait pas. Puis une fabrique de chocolat m'offrit un emploi à 2,80 francs par jour. Vaches, fumier,

J'ai eu un si gentil papa.

Avec Berthold Ritz, la conversation est agréable. Il reçoit de fréquentes visites.



(Photos G. G.)

papier et chocolat... me menèrent au sable. J'ai travaillé à la sablière de Valangin où j'étais porteur de pierres. J'ai fait beaucoup de taille et j'ai fabriqué d'innombrables escaliers. A Lausanne où j'ai vécu une année, j'ai tout appris sur le béton armé, par moi-même. Je dois vous dire que j'ai appris tous mes métiers sans aucune aide. Quand le bâtiment ne marcha plus je rentrai à Valangin et je trouvai un emploi de livreur de bière aux bistrots de Neuchâtel et environs. Après quoi l'Etat m'engagea comme cantonnier. Salaire: 40 centimes l'heure! Entre-temps, je m'étais mis au pavage et je m'en tirais à la perfection, ce qui me valut un salaire amélioré: 1 franc l'heure. Puis une scierie m'occupa. J'appris à scier, à soigner et à démonter/remonter les machines. J'ai occupé la même place pendant 35 ans. A 83 ans je travaillais toujours à la scierie, me levant chaque matin à 4 heures. Le soir on avait souvent recours à moi. Je faisais des heures supplémentaires, j'acceptais des travaux de maçon. A 90 ans j'ai réparé le fourneau d'un ami. J'étais un dur!»

Les vacances de Sargans

Berthold Ritz a eu deux enfants, un fils et une fille. Il y a 3 mois, ses jambes ne le portant plus, il fut admis à l'hôpital pour la première fois de sa vie. «Maintenant ça va beaucoup mieux. Mais j'ai 3 doigts endormis que j'essaie de réveiller...»

Trois doigts qu'il nous montre et qui nous permettent de constater que ce

brave scieur qui scia des forêts entières pendant près de 40 ans, les a tous, ses doigts, bien plantés dans de belles mains.

— Votre plus vieux souvenir?

— La mort de mon papa (le menton se plisse, des larmes coulent doucement). J'ai eu un bien gentil papa et une maman très sévère...

— Et des vacances, en avez-vous eu?

— Oui, une fois, à 70 ans. Ma femme et moi sommes allés à Sargans. Nous avons visité Coire... Mes seules vacances! Je vous dis la vérité. J'ai horreur du mensonge!

«Maintenant ma vie est tranquille. Je suis heureux. Mon fils m'apporte mon ravitaillement. Il m'apporte toujours trop... Mes yeux ne me permettent plus guère de lire, alors j'écoute la radio. Il y a 7 ans, Colette Jean m'a passé un disque. Je fais des petites promenades... Le secret de ma bonne forme? J'ai toujours été gai, c'est ce qui me maintient. Ma seule fortune est la santé et la volonté. Au travail personne ne m'a jamais entendu rouspéter... Quand je suis couché et que le sommeil ne vient pas, je pense à ma vie, à ma femme, à mes métiers et je me dis que j'aurais peut-être pu faire encore mieux!»

Un «détail» encore: «J'aurai 97 ans dans deux mois. J'espère bien arriver à 110! Je l'ai dit au docteur. Il m'approuve. C'est un bien brave homme. J'ai confiance en lui et il a confiance en moi. Alors...»

Georges Gyga

